

Un vent de liberté

KADYAN

Chapitre Un

Sud du Nebraska, 1854

La porte en bois claqua brusquement et une lumière éblouissante envahit l'unique pièce de la cabane en planches.

— Maman, maman, Bella s'est encore enfuie !

La femme encore jeune, mais dont le corps et le visage montraient déjà sa lassitude, observa un instant sa fille de huit ans. Le seau à lait vide que la gamine tenait à bout de bras la força à changer le menu du petit déjeuner. Elle soupira intérieurement.

— Les poules ont donné des œufs. Je ferai une omelette avec du bacon. Va chercher ton père et ton frère.

La fillette, moitié au bord des larmes, fit la moue.

— Mais tu avais promis des pancakes...

Ne pouvant retenir un mouvement d'humeur, Rebecca lâcha sa cuillère et se tourna vers sa fille.

— Anna, tu sais bien que je ne peux pas préparer des pancakes sans lait, alors arrête de faire l'enfant et va chercher ton père et ton frère.

Anna baissa la tête. Elle savait bien que du lait

était nécessaire, mais cette sacrée vache ne coopérait pas souvent et, chaque fois, elle se sentait coupable de ne pas avoir réussi à la traire. Comment Bella arrivait-elle à s'enfuir de l'enclos aussi facilement ? Elle posa le seau sur le sol de planches mal équarries, tourna les talons et sortit à la recherche de son père.

Se protégeant les yeux du soleil rasant du matin, Anna parcourut du regard leur propriété, petite par rapport à celles de la plupart de leurs voisins, mais bien à eux, comme le répétait toujours son père. Elle savait que celui-ci ne devait pas être loin et que son frère, William, serait juste derrière. Ne voyant rien, elle se dirigea vers l'étable, construite un peu à l'écart en contrebas.

Alors qu'elle tournait l'angle, elle manqua de heurter la brouette de fumier que poussait son frère avec difficulté.

— Maladroit ! Tu as failli tacher ma robe, dit-elle en pestant.

William lui tira la langue avant de la contourner et d'aller déposer son chargement sur le tas de fumier. C'était lourd, mais pour rien au monde, il ne se serait plaint.

— Tu ne l'emporteras pas au paradis, cria Anna, furieuse.

— Qu'y a-t-il, ma fille ? demanda John Porter d'une voix grave en dépassant le coin de l'étable. Pourquoi ces cris ?

— Billy a failli renverser sa brouette sur ma robe propre !

— Pas vrai, se défendit celui-ci du haut de ses cinq ans. Tu es arrivée sans regarder.

Leur père, appuyé sur sa fourche, observa un

instant ses enfants se chamailler : une fillette aux tresses blondes et à la robe fleurie, les joues rougies par la colère, et un garçonnet à la mine espiègle déjà très conscient de ses responsabilités de fermier. Un léger sourire apparut sur son visage mangé par une barbe presque rousse et le fit paraître plus jeune que ses trente-deux ans. Il soupira. Se querellait-il autant avec sa sœur ? Certainement. Elle était restée au pays, et il n'avait plus eu de ses nouvelles depuis des années.

— Tu n'es pas salie ? Alors, tout est réglé, trancha-t-il. Tu as retrouvé Bella ?

Anna secoua la tête avant de hausser les épaules.

— Maman m'a envoyée vous chercher pour le petit déjeuner.

Le sourire quitta le visage de William. Pas de Bella, pas de lait. Pas de lait, pas de pancakes.

— Maudite vache ! dit-il entre ses dents.

— Pour une fois, je suis d'accord avec toi, frère.

— Elle est très intelligente, je le reconnais, dit John en rangeant sa fourche. Il faudra que je réfléchisse à un nouveau loquet anti-Bella, puisque le dernier ne lui aura pas résisté plus d'une semaine. Allons manger.

Dès qu'ils entrèrent dans l'unique pièce de la maison, Rebecca déposa les assiettes sur la table. Puis elle se retourna vers Mary, installée sur la chaise de bébé, et lui donna de la bouillie.

Œufs et bacon. Content du menu, John entreprit de couper une belle tranche de pain à chacun.

Une fois libéré de sa tâche, il étendit ses bras vers ses enfants qui attrapèrent les mains

calleuses de leur père avant de compléter le cercle avec celles de leur mère. Aujourd'hui, Anna devait dire le bénédicité.

— Mon Dieu, bénissez notre nourriture et faites en sorte que Bella ne puisse plus s'échapper. Amen.

Un sourire monta sur les lèvres de toute la famille. Anna était connue pour son pragmatisme.

— Tu crois que nous pourrions échanger Bella contre une vache plus docile ? demanda Rebecca tout en essayant d'alimenter Mary à la cuillère.

John attendit d'avoir avalé son énorme bouchée avant de répondre. Les enfants restaient silencieux. Ils savaient qu'ils ne pouvaient parler à table que si une question leur était adressée.

— Bella est têtue, je le reconnais, mais c'est une bonne laitière.

— Quand on peut la traire..., constata Rebecca.

— J'avoue que je n'ai jamais vu une vache si intelligente, dit John en enfournant dans sa bouche un morceau d'omelette avec du pain.

Anna brûlait d'exprimer son opinion, mais elle craignait d'être réprimandée et d'avoir encore plus de corvées ménagères à faire. Elle serra les dents sur sa tranche de bacon.

— J'ai pensé à un mécanisme de fermeture de l'enclos qu'elle ne pourra pas ouvrir, ajouta John. Si elle s'échappe encore une fois, nous envisagerons de la remplacer, d'accord ?

Il essuya son assiette avec son dernier morceau de pain avant de se lever pour se resservir à la cafetière posée sur le foyer.

— Je vais couper du bois. L'hiver approche à grands pas. Les enfants pourront ranger le tas cet

après-midi.

Il remit son chapeau en cuir et sortit avec sa tasse de café.

William observa son départ, déçu. Il ne pourrait pas échapper à la classe du matin. Son père était très sérieux quant à l'éducation de ses enfants. Trop sérieux à son goût.

— Bon, débarrassez et prenez vos cahiers. Allez, on se dépêche ! ordonna Rebecca tout en continuant de nourrir Mary.

Sa dernière phrase s'adressait plus à son fils qu'à sa fille. Anna était brillante et adorait apprendre. Billy était plus lent, plus manuel. Elle jeta un regard tendre à sa petite dernière. Et sa petite Mary, qu'en sera-t-il plus tard ?

Elle n'avait rien dit à John, mais elle soupçonnait qu'un quatrième enfant était en route. Il leur faudrait certainement s'arrêter là, car nourrir toutes ces bouches n'était pas simple, surtout sur ces terres à bétail où son époux s'obstinait à cultiver des céréales. Il avait commencé à clôturer afin que les troupeaux des voisins ne dévastent pas ses champs. Bien évidemment, les éleveurs n'appréciaient pas. D'autant plus qu'il avait entrepris de fédérer les autres cultivateurs à ce sujet.

L'histoire se répétait un peu partout sur les nouveaux territoires. Rebecca soupira. Elle devrait laisser à John la gestion de leur ferme, elle avait assez à faire entre les enfants et la maison. Elle n'était qu'une femme après tout et sa priorité était sa famille. Toute son éducation, là-bas dans l'Est, l'avait formatée ainsi, même si elle avait surpris tous ses amis avec sa décision d'épouser un

étranger idéaliste pour le suivre à la conquête de l'Ouest.

— C'est bien, les enfants. Vous avez bien travaillé. Anna, tu chercheras du bois pour le feu. Billy, ramène-moi des pommes de terre pour ce midi. Après, vous pourrez jouer pendant une heure.

Les traits d'Anna et de William s'éclairèrent.

— ... avec Mary. Elle a besoin de se promener.

La joie disparut du visage de ses deux grands. Rebecca retint un sourire. Si elle avait parié quelques sous avec elle-même chaque fois qu'elle avait prédit leur réaction, elle serait riche aujourd'hui.

— Allez, dépêchez-vous et restez en vue de la maison.

— Oui, maman, répondirent sagement les deux aînés en attrapant leur petite sœur.

Mary, à presque deux ans, pouvait marcher, mais lentement. Pourtant, son jeu préféré consistait à se faire soulever, accrochée entre son frère et sa sœur.

Une fois les tâches des deux aînés accomplies, le trio s'éloigna ainsi vers le gros arbre au sommet de la petite colline qui surplombait la bicoque. Mary poussait des cris joyeux chaque fois qu'elle s'élevait dans les airs. Rebecca, un léger sourire sur le visage, consacra quelques secondes à couvrir des yeux ses enfants avant de s'atteler à préparer le repas de midi. John ne désirait jamais s'attarder trop longtemps à la maison à cette période de l'année en raison des jours qui raccourcissaient. Un bon pâté de viande aux pommes de terre serait parfait.

Anna et William s'amusaient à viser un gros rocher avec des cailloux. Leur père avait dessiné un vague cercle dessus en grattant avec un vieux fer à cheval au printemps dernier. Mary gazouillait en ramassant des pierres pour tenter de les imiter, mais ses lancers n'allaient jamais assez loin.

Sous le grand arbre, John avait installé plusieurs jeux et il avait promis de fabriquer des quilles durant l'hiver. Anna se réjouissait à l'avance de le regarder sculpter des bûches au coin du feu avant d'aller se coucher. L'admiration qu'elle portait à son père ne possédait pas de limite. À ses yeux, il savait tout faire et elle aurait aimé le suivre partout. Malheureusement, sa mère la rappelait sans cesse à ses devoirs domestiques. Anna soupira. Pourquoi William était-il autorisé à aider leur père et pas elle ?

Mary s'éloigna vers le versant opposé à la recherche du caillou parfait.

— Mary, reviens, cria Anna, agacée.

— J'y vais.

William s'élança dans la pente en bondissant tel un jeune chiot. Anna sourit. Leur voisin le plus proche, cultivateur comme eux, avait promis de leur donner un chien dès qu'il aurait une nouvelle portée cet hiver. Leur mère était contre, mais leur père avait mentionné l'utilité d'un chien dans une ferme, alors elle avait cédé.

William rattrapa Mary, mais celle-ci, un petit bouquet à la main, refusait de revenir. Il la tirait ;

pourtant, rien à faire, elle s'échappait à chaque fois en criant. Exaspérée par les caprices de sa petite sœur et l'ineptie de son frère, Anna abandonna ses cailloux et se dirigea d'un pas vif vers eux, mais sans se précipiter néanmoins. À huit ans, elle resterait digne et ne courrait pas.

Un bruit de galop attira son attention. Elle tourna la tête et vit un groupe de cavaliers foncer à toute allure vers leur ferme. Continuant sa descente vers son frère et sa sœur, elle perdit de vue les arrivants. La famille recevait rarement de la visite, et la curiosité la rongeait. Elle pressa le pas.

— Arrêtez de vous chamailler ! Nous avons des visiteurs.

— Allons voir, s'exclama William, tout excité.

Il commença à courir en remontant la pente.

— Billy ! Attends-nous ! ordonna Anna en prenant Mary dans ses bras.

Le poids de sa petite sœur l'empêchait d'aller aussi vite et elle ne pouvait pas rattraper son frère.

Des coups de feu retentirent, les figeant en place. William se tourna vers sa grande sœur, qui arriva finalement à son niveau. Elle lui empoigna le bras au moment où il s'élançait à nouveau.

— Reste là. Tu connais les instructions de papa aussi bien que moi.

William pinça les lèvres et hocha la tête. Leur père avait martelé dans leur cerveau qu'en cas de coups de feu, ils devaient demeurer cachés, peu importe l'endroit où ils se trouvaient. Il viendrait les chercher lorsque le problème serait résolu.

— Viens, murmura Anna. On va aller derrière le

gros rocher pour regarder.

Au moment où William s'élançait, elle le retint.

— Sans se faire voir et sans bruit. Reste en dessous du sommet pour que personne ne te remarque.

Mary se débattait et essayait de s'évader des bras de sa sœur. Anna la posa et lui donna la main tout en mettant un doigt sur ses lèvres afin de lui faire comprendre qu'elle devait se taire et que la situation était grave. Les trois enfants progressèrent en silence, même si Mary entreprit plusieurs fois de s'échapper.

William arriva le premier derrière le rocher. Il ouvrit la bouche. Anna plaqua sa main contre son visage et l'empêcha de crier. Elle aussi aurait voulu hurler devant le spectacle : leur père était étendu dans la cour et leur mère tentait de l'aider à se relever. Les cavaliers, qui n'étaient même pas descendus de leur monture, leur tournaient autour.

— Pas un bruit. Recule, vite.

— Nous devons les aider, chuchota William.

— Avec quoi ? Nous n'avons pas d'arme et tu n'as que cinq ans.

William se leva, tout son corps frémissant de l'envie de courir vers ses parents. Anna lâcha Mary afin de le plaquer au sol.

— Ne fais pas l'andouille, Billy, tu as promis à papa d'obéir à ses instructions.

William, des larmes dans les yeux, hocha la tête. Anna le relâcha. Un cri inarticulé attira son attention. Mary se tenait debout et regardait la scène en contrebas. Alors qu'elle ouvrait la bouche pour hurler, Anna plongea sur elle afin de

l'en empêcher. Pressant sa sœur contre sa poitrine, elle se jeta au sol, sa main sur son visage. La terreur brûlait dans ses veines. Si les cowboys avaient entendu ou vu Mary, ils arriveraient d'un moment à l'autre.

— Derrière le rocher, ordonna Anna à William tout en reculant pendant que Mary se débattait contre elle.

Anna resserra sa prise et se recroquevilla autour de sa sœur, William était accroupi à côté d'elles, tremblant de tous ses membres.

Des coups de feu. Le silence. Puis une galopade. D'autres tirs. Anna savait, sentait au fond d'elle que leur vie venait de basculer. Elle avait peur de ce qu'ils allaient trouver en bas. S'ils survivaient.

— Anna.

William secouait sa sœur aînée, mais celle-ci, couchée sur Mary, qui avait cessé de se débattre, restait prostrée, le visage collé au sol.

— Anna ! Il faut aller voir.

William se redressa. Le mouvement sortit Anna de sa torpeur.

— Attends. Nous devons être certains qu'ils sont bien tous partis, dit Anna en se mettant à quatre pattes.

Constatant que Mary était tranquille, elle s'éloigna de leur cachette.

— Tu restes ici, Mary. Sois sage. Toi aussi, Billy, tu ne bouges pas de là.

Lentement, Anna rampa jusqu'en haut de la crête. Le spectacle qu'elle découvrit l'épouvanta. Une fumée noire s'échappait de leur maison. Les flammes atteignaient déjà la toiture. La destruction de leur habitation serra son cœur,

mais la vue des corps de ses parents étendus dans la poussière de la cour la plongea dans le désespoir. Des sanglots montèrent dans sa gorge, des larmes dans ses yeux. Anna les refoula difficilement. Elle était l'aînée, elle devait s'occuper de son frère et de sa sœur.

William s'allongea dans l'herbe à côté d'elle.

— Papa et maman... Ils sont... hoqueta-t-il.

— Je crois oui.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas, frerot.

— Nous devons...

— Attendre. Regarde là-bas.

Anna pointa un doigt vers la plaine. Deux cavaliers surveillaient les environs.

— Nous pouvons aller voir monsieur Dickson, suggéra William, il nous aidera.

Anna tourna la tête dans la direction de la propriété de leur voisin. Seuls deux kilomètres les séparaient et lui et son père s'entraidaient souvent. Il les accueillerait. Elle en était convaincue.

Soudain, son sang se glaça. Elle venait de repérer de la fumée noire qui s'élevait dans cette direction. Elle la montra à William.

— Tu la vois ? chuchota-t-elle.

— Oui, répondit William, un sanglot dans la voix. Tu crois...

— Ces salauds ont dû les tuer aussi, gronda Anna.

— Et Philip ? Peter ? Ils sont peut-être comme nous, sans parents.

Les deux jumeaux Dickson avaient sept ans et ils jouaient souvent ensemble lors des fêtes. Anna

ne voulait pas penser au pire, mais des vagues de peur envahissaient son corps. Elle était paralysée.

— Peut-être que papa et maman sont juste blessés, dit-elle sans y croire. Mais nous devons attendre le départ des cavaliers.

Au bout d'un temps qui parut infini, alors que le soleil déclinait et que la journée tirait à sa fin, les cavaliers tournèrent bride et partirent.

Anna et William, choqués, n'avaient pas bougé. Aucun des deux ne s'était intéressé à Mary, immobile depuis des heures.

— J'ai faim, dit William.

— Et le froid va commencer à tomber. Il faut trouver un abri. Descendons.

Anna se redressa.

— Mary, viens, lève-toi, la sieste est terminée, dit-elle en se dirigeant vers sa sœur à petits pas mal assurés. Tu as été une gentille fille, bien sage.

Mary ne bougea toujours pas. L'inquiétude s'empara d'Anna. Elle s'accroupit près de l'enfant et la toucha. Sa peau était froide.

— Non ! gémit-elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda William en arrivant précipitamment.

Anna s'assit et se recroquevilla, ses bras enserrant son torse. Elle commença à se balancer d'avant en arrière, puis les pleurs jaillirent. Les sanglots bloquaient presque sa gorge. Elle avait l'impression d'étouffer de douleur.

— Elle est morte... je l'ai tuée.

— Morte ? Comment ? Anna, parle-moi !

Mais Anna secoua la tête, un hurlement à glacer le sang monta de sa poitrine. Elle ne pourrait jamais se pardonner d'avoir tué bébé Mary, sa

petite sœur.

Chapitre Deux

Anna serrait le corps de Mary contre elle tandis que le soleil diffusait ses derniers rayons. William, silencieux, se tenait près d'elle.

— J'ai froid, murmura-t-il avant d'ajouter : j'ai faim.

Semblant reprendre contact avec la réalité, Anna redressa la tête. La baisse de luminosité lui fit comprendre qu'elle devait s'activer. Son frère dépendait d'elle maintenant. Elle essuya ses larmes, puis, Mary dans les bras, elle se leva.

— Viens.

Lentement, tous les deux descendirent vers ce qui avait été leur maison. Seules quelques planches brûlées subsistaient, ainsi que le porche, encore plus branlant qu'avant. L'étable aussi était en cendres, tout comme le poulailler. Les jours heureux et insoucians étaient bel et bien terminés. Anna n'arrivait pas à penser à ce qu'ils allaient devenir.

Évitant de regarder le sang répandu dans la poussière, elle s'agenouilla près du corps de sa mère et déposa Mary contre sa poitrine.

— Je suis désolée, maman, j'ai eu tellement peur que Mary crie que je l'ai étouffée par accident. Je

ne l'ai pas fait exprès, tu sais. Vous pourrez aller au ciel ensemble pour parler aux anges. Pardon.

Une boule énorme dans la poitrine, Anna avança une main timide vers la chevelure de sa mère, dont le chignon s'était défait. Elle la toucha doucement et son index suivit une longue mèche qui serpentait sur le sol poussiéreux. Comme elle avait admiré les beaux cheveux bruns et épais ! Pas comme les siens blonds et fins, hérités de son père. Elle leva les yeux vers son frère.

— Tu as les mêmes cheveux que maman, constata-t-elle, comme si elle s'en apercevait pour la première fois.

Elle fixa leur père et détourna aussitôt le regard devant sa chemise imprégnée de sang. Elle déglutit et regretta de ne pas avoir un drap ou une serviette pour couvrir le visage de ses parents.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda William en essuyant ses larmes.

— Chercher un abri pour la nuit, je suppose.

Un léger meuglement attira leur attention.

— Bella, cria William. Bella est vivante.

Anna bondit sur ses jambes. Les cowboys avaient tué tous les animaux, y compris les poules, mais Bella s'était enfuie ce matin et ne rentrait que maintenant pour la traite. Elle se précipita à la suite de son frère et le découvrit en train d'enserrer la tête de la vache dans ses petits bras.

Sans attendre, Anna récupéra un licou dans le tas de planches qui constituaient auparavant l'étable et le passa autour du cou de Bella.

— Essaye de dénicher un seau. Nous aurons du lait chaud ce soir.

Pendant qu'elle attachait Bella à un poteau,

William fourragea dans les débris afin de trouver leur seau de traite. Heureusement, les assassins avaient incendié la maison et l'écurie, mais le porche ne s'était pas effondré. Il refusa de regarder le cheval et les deux bœufs baignant dans leur sang au milieu du corral. Alors qu'il revenait vers la vache, un léger bruit au-dessus de lui attira son attention.

— Hé, Anna, une poule est vivante ! Non, deux ! Tu crois qu'elles vont pondre ?

— J'en sais rien. Apporte le seau si tu veux manger quelque chose.

William obéit et observa sa sœur traire Bella. Étrangement, celle-ci se laissa faire sans tenter de renverser le seau, comme si elle sentait la gravité de leur situation.

— Tiens, bois, dit Anna en tendant la louche pleine de lait chaud à William.

Une fois rassasiés, les deux enfants se blottirent l'un contre l'autre sous le porche. Ils avaient pu récupérer de la paille propre que les animaux n'avaient pas eu le temps de souiller. Elle constituerait leur lit pour la nuit.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda William d'une voix faible.

Anna resserra son étreinte, puis déposa un baiser sur la nuque de son frère.

— Je ne sais pas frerot. Nous verrons demain.

— Il faut enterrer papa, maman et Mary.

— Je sais.

— Et dire une prière comme pour monsieur Klaus, sinon ils n'iront pas au paradis.

— Je sais.

— J'ai peur, Anna.

— Moi aussi, Billy. Dors maintenant.

La peur au ventre, Anna se plaqua contre William. Elle était la plus âgée, elle devait trouver les réponses et surtout ne pas montrer à son frère qu'elle était aussi désespérée que lui. La colère la submergea tout d'un coup. Pourquoi ces infâmes personnages avaient-ils tué ses parents, détruit le travail de leur vie ? Une envie de hurler contre l'injustice la tenaillait. Pourquoi eux ? Elle s'endormit finalement, épuisée par l'émotion.

Le soleil commençait à poindre lorsque Anna ouvrit les paupières. Elle écouta le silence. D'ordinaire, dès qu'elle se réveillait, le bruit des casseroles et du feu qui crépitait joyeusement dans le foyer l'accueillait. Mais aujourd'hui, rien. Uniquement le froid de l'automne qui annonçait la proximité de l'hiver.

Billy et elle ne pouvaient pas rester ici. De ça, elle était certaine. Elle avait reconnu les cowboys, du moins l'un d'entre eux, et elle savait qu'aller à la ville voir le shérif n'apporterait rien de bon. Toute la région se trouvait sous la coupe de Willburg. Son père s'était accroché plusieurs fois avec lui ou ses hommes. Elle avait entendu les discussions entre ses parents. Son père avait tenté de regrouper les fermiers afin de protéger leurs terres des troupeaux qui dévastaient tout. Willburg avait menacé et le shérif s'était contenté de rigoler. Un jour, il paierait. Anna le jura sur sa vie.

Elle se redressa, bouillant de haine. William, blotti contre elle, gémit.

— Lève-toi, frerot. Une rude journée nous attend.

Après un déjeuner de lait chaud, ils passèrent la matinée à creuser une large tombe afin de préserver les corps de leurs parents que les renards avaient déjà attaqués dans la nuit. Anna choisit le coin du champ fraîchement labouré par son père pour que leur tâche soit plus facile.

Quand ils eurent recouvert les corps de terre et de pierres, ils restèrent quelques instants silencieux. Les larmes qui brouillaient les yeux d'Anna coulèrent le long de ses joues. Elle les essuya d'un geste rageur.

— Reposez en paix, dit-elle doucement. Je n'oublierai pas, jamais. Ceux qui ont fait ça paieront, je vous le promets.

— Il faudrait une croix, dit William.

— Tu sais en fabriquer une ?

William secoua la tête.

— Moi non plus. Et puis, il ne faut pas rester. Nous devons fouiller les ruines, essayer de récupérer ce que le feu n'a pas détruit. Nous aurons besoin d'une couverture, de nourriture.

— Tu veux aller où ?

— Chez monsieur Dickson.

— Mais tu as vu la fumée, protesta William. Leur ferme a brûlé.

— Et si Philip et Peter étaient vivants comme nous ? Et si monsieur Dickson ou sa femme étaient juste blessés ?

Anna se raccrochait au moindre espoir. Tout, plutôt que de penser qu'ils étaient désormais tout seuls.

— Tu as raison. Ils ont peut-être besoin de nous.

— Va fouiller l'étable, je m'occupe de la maison.

Après deux heures de recherche, leur maigre

butin s'entassait sous le porche.

— Il n'y a pas grand-chose, murmura William.

— On a au moins une couverture à peine noircie et un peu de farine.

Anna attrapa la pelle et s'éloigna.

— Où vas-tu ? demanda William en lui emboîtant le pas.

— Maman m'avait un jour montré où ils cachaient leurs économies. J'espère retrouver l'endroit.

Anna se dirigea vers la maison et compta les poteaux sur la droite à l'arrière du porche.

— C'est le troisième, dit-elle en fonçant vers celui-ci.

William regarda alentour, puis fit la moue.

— Il n'y a rien.

— Elle m'a dit qu'il y avait une roche sous la terre pour indiquer l'endroit. Nous devons la trouver.

Anna tapa avec la pointe de sa pelle autour du poteau. Un bruit plus sourd l'arrêta immédiatement. Elle commença à gratter avec frénésie, aidée par William. En quelques minutes, ils avaient dégagé la pierre plate et la soulevaient. Une boîte métallique en partie rouillée s'offrit à leur vue.

William l'attrapa. Avant qu'Anna ne puisse faire un geste, il l'ouvrit et sortit un tissu huileux qu'il déballa. Quelques dollars en argent, une broche, un collier et une bague. En dessous, quelques papiers.

— Tu crois que c'est beaucoup de sous ?

— Aucune idée, répliqua Anna en s'emparant du chiffon et de son contenu, mais si maman le

cachait, je suppose que ça a de la valeur.

Anna referma la boîte et la fourra dans une besace récupérée dans les décombres.

— Allez, viens. Partons chez les Dickson. Prends un bâton, tu t'occuperas de Bella et du seau à traite. Je porterai le reste et le fusil de papa.

Rassemblant leur courage, les deux enfants montèrent la colline, suivis par une Bella attachée au bout de la corde. Pour une fois, elle n'était pas trop récalcitrante, au contraire. Anna se demanda si elle avait compris qu'il fallait fuir afin de survivre. Son père disait que Bella était certainement plus intelligente que la moyenne des animaux de son espèce. Ses grands yeux marron semblaient tristes, comme si elle savait qu'elle ne reverrait plus ses maîtres.

Les deux kilomètres furent vite parcourus. Le spectacle de désolation qui les accueillit chez les Dickson ressemblait à celui qu'ils avaient laissé derrière eux. Ils trouvèrent d'abord Peter, face contre terre, à une centaine de mètres de la maison. Touché par une balle dans le dos, il paraissait avoir rampé sur quelques mètres. William se précipita vers son ami, mais il était trop tard pour lui.

Anna courut vers madame Dickson, qu'elle aperçut assise contre un poteau, la tête de Philip sur ses genoux. Des mouches les entouraient en un essaim agité.

— Madame Dickson, madame Dickson !

Au grand étonnement d'Anna, les deux yeux de la femme s'ouvrirent aussitôt.

— Dieu soit loué, murmura madame Dickson d'une voix affaiblie. De l'eau, s'il te plaît, de l'eau.

Anna tendit l'outre qu'elle portait en bandoulière.

— Elle est vivante ? Et Philip ? demanda William.

Anna secoua la tête. Pour Philip, il était trop tard. Elle observa madame Dickson. Pour elle aussi, elle supposa qu'il était trop tard, mais ils devaient essayer de la soulager et d'accompagner ses derniers instants.

— Va voir si tu trouves un endroit ayant échappé au feu. Et attache Bella, qu'elle ne s'enfuie pas.

Elle se retourna vers la voisine et lui prit la main.

— Madame Dickson, nous allons vous aider.

— Va prévenir tes parents, dit la femme dans un souffle.

— Ils sont morts. Les hommes de Willburg les ont tués, gronda Anna.

— Comme ici... les lâches... Willburg paiera en enfer. Froid... très froid.

Anna déploya sa couverture autour du corps de madame Dickson.

— Nous allons faire du feu.

— Non, surtout pas, dit soudain la blessée d'une voix forte en saisissant le bras de l'enfant. Vous devez partir, mais pas en ville... ils ne veulent pas de témoin. Jure, Anna, jure que tu nous vengeras un jour. Jure sur la tombe de tes parents !

— Je le jure, madame.

La main qui agrippait le bras d'Anna se détendit, les yeux qui la fixaient d'un regard brûlant se fermèrent. Instinctivement, Anna sut que c'était fini.

— Elle est..., questionna une voix derrière elle.

— Oui. Elle a rejoint ses enfants, son mari et nos parents au paradis. Tu as trouvé quelque chose ? demanda Anna en se relevant.

William se mit à sangloter.

— Ils ont même tué toutes les poules. Mais il y a certainement des œufs dans le poulailler.

Les paroles de madame Dickson lui revinrent en mémoire « pas de témoin ». S'ils ne pouvaient pas aller en ville, comment survivraient-ils ? Il y avait bien une autre ville dans les environs, mais elle était loin et Anna ne savait pas vraiment où. Soudain, elle se souvint des propos de son père. Il évoquait parfois le fort en désignant le nord. Les soldats pourraient les aider.

— Nous irons au nord vers le fort Kearney. C'est notre seule chance.

William la regarda avec de grands yeux étonnés.

— Mais c'est loin. Papa me l'a dit lorsque je lui ai demandé l'autre jour.

— Je sais. Mais Madame Dickson m'a fait jurer de ne surtout pas aller en ville. Elle a raison. Willburg dirige tout le monde là-bas, y compris le shérif. Ils ne nous écouteront pas et nous tueront. Le fort est plus sûr.

— Tu sais où il est ?

— Bien sûr, mentit Anna, papa me l'a expliqué. C'est dans cette direction.

Anna pointa vaguement vers le nord. Elle regarda autour d'elle.

— Prends les sacoches et mets-y deux poules. Je les plumerai demain. Nous mangerons les œufs ce soir. On va voir ce qu'on trouve d'autre. Bella devra porter ce que nous emmènerons.

— On les enterre ?

— Non. Si les assassins reviennent, il ne faut pas qu'ils sachent que nous sommes vivants.

William hocha la tête et commença à rassembler les affaires indiquées par sa sœur. Il ne remarqua pas la peur qui envahit subitement les traits d'Anna. Elle venait de réaliser qu'en inhumant leurs parents, ils avaient commis une grave erreur. Mais il était trop tard maintenant, leur seule solution était de fuir.

Les jours, les nuits se succédaient. Malgré la faim, les enfants continuaient leur marche vers le nord, espérant croiser une piste. Heureusement, ils avaient Bella. Son lait fournissait boisson et nourriture. Les poules et la farine emportées au moment du départ n'étaient plus qu'un souvenir lointain dans leurs ventres affamés. Ils avaient trouvé de l'eau sans trop de problèmes grâce aux pluies d'automne qui remplissaient les points d'eau et alimentaient les ruisseaux.

Plusieurs fois, trempés jusqu'aux os, grelottant de froid, ils avaient attendu la fin d'un orage, blottis l'un contre l'autre au milieu d'immenses plaines à la végétation jaunie.

— Je n'en peux plus, dit soudain William en stoppant.

— Je sais, mais nous devons continuer.

— Nous sommes perdus. Jamais nous ne trouverons le fort. Tu ne sais pas où il est, nous marchons pour rien. Je refuse d'aller plus loin !

Anna serra les poings. Errer dans ces terres plates et sans fin leur garantissait une mort

assurée.

— Écoute, je vais chasser et tu restes ici avec Bella. Si nous mangeons, nous retrouverons des forces. Papa avait dit que le fort était vers le nord. Nous trouverons bien une piste pour y aller.

Anna détacha le fusil qu'elle portait à l'épaule et s'élança d'un pas fatigué vers le haut de la colline. Son père lui avait appris à tirer pour ses six ans. Elle observa alentour sans bouger durant de longues minutes. Un léger mouvement sur sa droite attira son regard. Elle sourit. Tout doucement, elle s'allongea et positionna son arme, car elle était trop lourde pour qu'elle puisse l'épauler debout. Dès que le lapin, dressé sur son train arrière, sortit la tête des herbes, elle tira. L'animal s'écroula.

Abandonnant le fusil, Anna se précipita vers sa cible. Le lapin gisait dans l'herbe. Elle s'en empara en poussant des cris de joie avant de récupérer le fusil et de courir vers l'endroit où elle avait laissé William. La jubilation était dans son cœur. Si elle pouvait chasser, ils survivraient.

Dès qu'elle franchit le sommet de la colline et descendit vers William, elle stoppa net. Son sourire vacilla. Il n'était plus seul. Trois Indiens à cheval entouraient son frère, en pleurs, qui tenait la bride de Bella. Lorsqu'ils regardèrent dans sa direction, Anna lâcha le lapin et tenta de recharger son fusil. Elle vit un des cavaliers s'élancer vers elle et s'efforça d'agir au plus vite, mais elle fut trop lente. L'Indien était déjà sur elle. Son cheval n'était pas encore arrêté qu'il sautait à terre et lui arrachait son arme. Elle résista et fut projetée au sol sans ménagement. Anna se

débattait toujours lorsque l'Indien, après avoir récupéré le fusil et le lapin, l'attrapa par le bras et l'entraîna vers les autres.

William se précipita contre sa sœur. Bien droite, son frère serré contre elle, Anna fixa les trois guerriers d'un air de défi. Elle refusait d'avoir peur de ces sauvages malgré les horreurs qui se racontaient sur eux. Même ses parents avaient eu quelques frayeurs en arrivant dans l'Ouest. Elle les avait entendus discuter avec les voisins un jour.

Un d'entre eux leur parla dans une langue aux sonorités étranges.

— Je ne comprends pas, répliqua Anna. Laissez-nous, allez-vous-en ! Et rendez-moi mon fusil et mon lapin.

Anna fit un geste vers l'arme, mais l'Indien la leva hors de sa portée. Sans se démonter, elle lui donna un coup de pied dans le tibia de toutes ses forces. Il cria. Les deux autres cavaliers s'esclaffèrent et Anna supposa qu'ils se moquaient de l'homme qu'elle avait frappé. Celui-ci envoya le fusil à son voisin et lui indiqua Bella. Anna crut qu'il voulait la tuer et s'interposa. L'homme qui l'avait capturée lui parla, mais elle secoua la tête en signe d'incompréhension.

À bout de patience, il attrapa Anna et la jeta sur son cheval avant de hisser Billy jusqu'à un autre cavalier. Il sauta sur sa monture alors qu'Anna tentait de le mordre. Sans s'énerver, il la serra contre lui et conversa en douceur.

— Petit-Blaireau-aux-Yeux-Bleus, tu ne dois pas avoir peur de moi. Je suis Cheval-Américain des Lakotas Oglala et je suis un guerrier honorable.

Nous allons t'aider. Vous ne pouvez pas rester ici seuls dans la vaste prairie.

Les trois cavaliers stimulèrent leur monture afin de les faire avancer. L'homme qui tenait Bella se retrouva à la traîne, car celle-ci résistait.

— Cheval-Américain, es-tu certain que nous devons emmener vivant ce bison étrange ? demanda Guerrier-Qui-Tire-Juste.

Cheval-Américain se retourna et sourit.

— Les enfants ont l'air d'être attachés à leur bison sans fourrure. Je ne veux pas leur causer plus de détresse.

— Tu penses les laisser au fort ? dit Bison-Rusé.

— Non. Le grand Esprit les a placés sur notre chemin pour une raison. J'attendais un signe de lui depuis plusieurs jours et il me l'a donné. Comment va le garçon ?

Bison-Rusé grommela quelques mots.

— Il est calme. Au moins, il n'est pas comme la tienne, s'amusa Guerrier-Qui-Tire-Juste. Il observe tout en silence.

Cheval-Américain se mit à épier le jeune garçon. Effectivement, il ne disait rien ; pourtant, aucun détail ne paraissait lui échapper.

Au campement du soir, dès qu'ils descendirent de cheval, Petit-Blaireau-Aux-Yeux-Bleus se précipita vers le garçon et lui parla dans la langue des Blancs. Le gamin répondit sans crier. Au moment où leurs regards se croisèrent, Cheval-Américain sut quel serait son nom.

— Renard-Silencieux, dit-il tout haut en pointant un doigt vers le torse du garçon.

Il répéta plusieurs fois. Les deux autres guerriers approuvèrent de la tête.

Guerrier-Qui-Tire-Juste alluma un feu de brindilles qui brûlerait sans fumée tandis que Bison-Rusé préparait le lapin tué par Anna.

— C'est mon lapin, gronda celle-ci en se plantant devant Bison-Rusé. Il est à nous.

Voyant que l'Indien ne réagissait pas, en colère, elle pointa un doigt vers le lapin, puis un doigt vers sa poitrine.

— Mon lapin, répéta-t-elle plusieurs fois, mais les hommes se contentèrent de sourire.

— Laisse tomber, Anna, ils ne comprennent rien. Et si tu trayais Bella ?

Anna grimaça de colère. Elle attrapa le seau accroché à Bella et commença à la traire sous le regard curieux des trois Indiens. Si son frère et elle voulaient leur fausser compagnie, ils devaient se nourrir et conserver leurs forces. Plus tard, elle fut étonnée de voir que les Indiens donnaient à chacun d'eux un morceau de lapin. Avec un sourire, Cheval-Américain lui fit signe de manger.

Chapitre Trois

France, 1862

Éléonore sourit en descendant de cheval. Comme prévu, Marthe l'attendait dans la clairière près du pavillon de chasse aménagé sur les terres de son père. Elle adorait leurs retrouvailles hebdomadaires à cet endroit. Son corps vibrait déjà par anticipation du plaisir annoncé. Elle devait se retenir afin de ne pas foncer sur Marthe dès qu'elle mettrait pied à terre.

Elles avaient toutes les deux seize ans et leur rencontre fortuite trois mois auparavant avait scellé leur destin. Un regard et elles s'étaient reconnues. Il n'avait pas fallu longtemps à la fille du baron pour oser s'encanailler avec la fille d'un de ses métayers.

La découverte de ce plaisir charnel intense les avait surprises toutes les deux. Jamais elles n'auraient imaginé une si douce torture, qui continuait de se renforcer à mesure de leurs rencontres et de leurs expérimentations.

Un dernier coup d'œil alentour et Éléonore sortit la clé du pavillon de chasse de sa poche. Marthe se colla discrètement à elle. Dès que la

porte fut refermée, elles se sentirent comme seules au monde, leurs bouches se trouvèrent, leurs mains s'affolèrent. Le désir monta, fulgurant. Marthe pressa sa jambe entre les cuisses d'Éléonore. Malgré le tissu de la jupe-culotte de l'une et la robe et le jupon de l'autre qui faisaient obstacle entre leurs corps, le frottement répétitif la fit jouir immédiatement. Quand elle vit la crispation sur le visage de son amante, Marthe, elle aussi au bord du précipice, souffla et gémit.

— Touche-moi... vite...

Éléonore remonta la robe de Marthe jusqu'à sa taille avant de plonger la main dans la douceur chaude. De l'autre, elle malaxait l'ample poitrine tout en mordillant le cou offert. Un petit cri annonça l'explosion.

Leur désir impérieux assouvi, Éléonore prit Marthe par la main et l'entraîna doucement dans la seule et unique pièce du pavillon. Son père l'avait meublée avec des touches masculines, du bois sombre, des tentures grenat, des sièges tendus de cuir foncé, quelques gravures de chasse au mur. Éléonore savait que sa mère n'y avait jamais mis les pieds. D'ailleurs, personne ne venait ici depuis l'accident de cheval de son père deux ans plus tôt. Il était tombé lors d'une chasse à courre et, depuis, marchait avec difficulté en s'aidant d'une canne. Elles étaient tranquilles, dans ce lieu, bien à l'abri des regards pour s'aimer.

Éléonore se débarrassa de sa redingote tandis que Marthe posait son tablier qu'elle avait ôté sitôt en vue du pavillon.

— Tu es si belle, murmura Marthe, blottie

contre le buste de son amante, si intelligente, si douce.

Sa main glissa entre les deux seins offerts à son désir juste avant que sa bouche goulue ne s'empare d'un petit mamelon rebondi. Éléonore se cambra sous l'assaut. Qu'elle aimait ces deux heures volées à ses obligations grandissantes ! Plus les mois passaient, plus sa famille exigeait sa présence lors de réceptions, de visites officielles. Le sujet de son mariage revenait fréquemment. Trop à son goût, comme s'ils voulaient se débarrasser d'elle.

Dans les bras de Marthe, une fois par semaine, elle trouvait l'apaisement de l'esprit et des sens. Le temps s'écoulait beaucoup trop vite lors de ce moment privilégié. Quelques jouissances plus tard et il était déjà l'heure de partir.

— J'aimerais tant que nous restions plus longtemps, dit Marthe d'une voix presque geignarde.

— Moi aussi, soupira Éléonore. Nos rencontres m'apportent le repos, la tranquillité...

— Et le plaisir, la coupa Marthe, un brin moqueuse.

— Et le plaisir, ça, c'est certain, ma belle petite fille de ferme.

Éléonore rit en déposant un dernier baiser sur les lèvres pulpeuses de son amante. Elle sortit, suivie de Marthe. Celle-ci attendit qu'elle referme à clé avant de s'enfoncer dans les sous-bois, imaginant déjà leur prochain rendez-vous.

Éléonore sauta sur son cheval. Elle serait encore en retard et subirait les reproches de sa mère tandis que son père se contenterait de la

fusiller du regard. Elle sourit en galopant dans l'allée forestière. Toutes les réprimandes du monde n'avaient aucune importance tant que Marthe la retrouvait au pavillon de chasse. Depuis l'enfance, elle n'en faisait qu'à sa tête et, malgré les remontrances de sa famille, elle continuait à agir comme elle le souhaitait. Son frère courait bien tous les jupons qui passaient. Pourquoi pas elle ?

Le lendemain, après une nuit à rêver de Marthe et des agaceries qu'elle aimerait lui faire, son père, sans qu'elle comprît pourquoi, la convoqua dans son cabinet de travail par l'intermédiaire de leur majordome. Il était rare qu'elle soit mandée ainsi. En général, le baron de Lescure attendait le repas pour faire des reproches à sa fille devant tout le monde malgré la présence des domestiques.

Joseph-Louis, son frère, sortit du bureau juste au moment où elle s'apprêtait à entrer. La grimace sarcastique qu'il lui adressa la laissa interdite. Leur entente n'était pas spécialement cordiale depuis leur enfance. Il était l'aîné et le seul fils, donc il estimait qu'elle devait se soumettre à ses volontés et obéir à ses ordres. Malheureusement pour lui, sa sœur était dotée d'une intelligence supérieure et d'un sens de la répartie qui lui rabaissait le caquet à chaque fois. Ils avaient appris à s'éviter. Un mauvais pressentiment noua soudain l'estomac d'Éléonore.

— Bonjour, père, vous vouliez me voir ? demanda-t-elle poliment après une courte révérence.

Le regard dur du baron la fit frissonner.

— Je n'aime pas beaucoup ce que j'ai appris, dit-il d'une voix froide pleine de dégoût. Et avec la fille du métayer.

Éléonore eut un coup au cœur qu'elle dissimula immédiatement. Elle avait compris dans sa plus tendre enfance que sa famille, comme toutes celles de la petite noblesse, attachait une importance extrême au paraître.

— Excusez-moi, père, mais pourriez-vous être un peu plus clair ? Marthe m'a proposé de coudre une jupe-culotte de monte. Elle désire perfectionner ses talents de couturière dans le but de remplacer Bernadette, dont la vue baisse. Aider ainsi la fille de notre métayer à améliorer sa condition me semble rentrer dans nos devoirs envers elle.

Les doigts de son père se crispèrent sur le coupe-papier.

— L'activité que vous pratiquez dans le pavillon de chasse...

Quelqu'un les avait aperçues et dénoncées ! Son frère certainement. Cela expliquerait sa mine triomphante.

— Des essayages, coupa-t-elle tout en soupirant. Marthe doit encore s'améliorer et n'ose pas montrer sa production à notre couturière.

— Ce n'est pas la version qui m'a été rapportée. Tes justifications ne m'intéressent pas. J'ai pris ma décision. Tu pars demain matin chez ma sœur à Périgueux et tu y resteras le temps que je te trouve un mari. Plusieurs personnes de bonne naissance m'ont déjà abordé à ce sujet, donc j'ai bon espoir que cela ira vite. En attendant, tu fais ta malle et tu ne quittes pas le manoir. J'ai donné

des instructions en ce sens.

— Mais...

— Le sujet est clos.

D'un geste de la main, son père lui fit signe de sortir comme si elle n'était qu'une vulgaire servante.

Éléonore avait à peine atteint le couloir qu'elle aperçut son frère assis dans le salon, un livre posé sur les genoux. Joseph-Louis n'avait jamais été féru de lecture. Il devait l'attendre pour se réjouir de sa mine déconfite. Il n'allait pas s'en tirer à si bon compte. Inspirant un grand coup, elle alla le rejoindre.

— Tu es fier de toi, je suppose ?

Joseph-Louis ferma le livre en le claquant bruyamment. Il était installé très confortablement sur l'un des deux fauteuils recouverts de damas vert sombre qui encadraient la cheminée. Il balançait sa jambe croisée en toisant sa sœur avec morgue.

— Très. Tu n'es qu'une abomination.

— Et toi, un minable et un incapable. Mais profite bien, mon cher frère, tant que tu le peux encore. Je vais à la chapelle.

— Pour sauver ton âme ? rit-il.

Alors qu'elle sortait déjà, Éléonore se retourna, une grimace sur le visage.

— Non, prier pour que tu sois maudit, toi et toute ta descendance, si jamais tu en as une. Et j'espère bien que ta lignée périclitera et traînera ton nom dans la boue. Je te souhaite une belle vie, mon frère.

D'un pas digne, elle se dirigea vers la chapelle familiale. Elle savait qu'elle avait marqué des

points, car Joseph-Louis se montrait à la fois très superstitieux et très imbu de sa supériorité et de sa place dans l'ordre social.

L'idée d'être expédiée chez sa tante, une femme aigrie et confite en dévotions, et surtout la perspective de se retrouver mariée à un vieux barbon révoltaient Éléonore. Hors de question. Les écrits de George Sand et de Karl Marx flottaient dans ses pensées. Cet air de liberté qui s'était emparé de la jeunesse française depuis 1848 malgré la répression qui avait suivi soufflait dans son cœur. Elle avait jusqu'au matin pour réfléchir et agir. Non, demain matin, il serait trop tard. Il fallait qu'elle parte dans la nuit.

Après avoir allumé deux bougies à la chapelle, une pour maudire Joseph-Louis et l'autre pour vouer Marthe à une éventuelle protection divine, elle remonta d'un pas rapide dans sa chambre. Celle-ci, comme celle de ses parents et de son frère, était située à l'étage.

Éléonore ouvrit la porte avec furie, mais se retint de la claquer. Le geste ne ferait qu'exaspérer le baron, sans lui apporter de soulagement. Elle regarda autour d'elle les murs tendus de tissu gris perle uni, une des batailles qu'elle avait gagnée contre sa mère qui avait tenté de lui imposer des motifs floraux plus dignes d'une jeune fille de bonne famille.

Elle ricana. Quelle ineptie, cette histoire de bonne famille ! Heureusement qu'elle avait insisté pour apprendre autre chose que les travaux d'aiguille et l'art de gouverner une maisonnée !

Elle réfléchit. Une fuite à cheval lui paraissait la meilleure solution et surtout la plus rapide. Elle

irait à Nantes afin d'embarquer. Elle connaissait déjà sa destination. Elle retrouverait sa gouvernante anglaise, Miss Talbott, Elizabeth, comme elle l'appelait dans son esprit, et suivrait ainsi les pas de Victor Hugo en exil en Angleterre.

Oui, le plan semblait parfait. Il lui faudrait voyager léger pour ne pas trop charger sa monture. Elle sortit donc de son armoire le seul sac de voyage rangé dans sa chambre et y fourra quelques vêtements de rechange. Elle y ajouta un des livres préférés, *Indiana* par George Sand.

Elizabeth Talbott. Sa gouvernante qu'elle aimait tant. Chaque fois qu'elle pensait à elle, son cœur se pinçait. Miss Talbott était rentrée à Londres pour une urgence familiale juste une semaine avant le douzième anniversaire d'Éléonore, qui n'avait jamais pu l'oublier.

Tous les soirs pendant plusieurs mois, elle avait pleuré la perte de cette femme qui, non seulement lui enseignait l'anglais, mais aussi lui prodiguait une affection dont ses propres parents étaient incapables. Elle lui avait écrit plusieurs lettres, mais Elizabeth n'avait jamais répondu. Pourtant, Éléonore restait persuadée que, malgré les quatre années écoulées, elle trouverait de l'aide auprès de son ancienne gouvernante.

Pour son entreprise, Éléonore avait besoin d'argent. Elle fouilla dans ses tiroirs afin de récupérer ses bijoux et les quelques sous qu'elle avait reçus. Son père s'occupait des comptes et il considérait que les femmes ne devaient pas s'intéresser à ce genre de choses. Elle grimaça. Il était vraiment un homme de sa génération avec ses idées patriarcales. Les temps changeaient,

mais, sur leur domaine, rien n'évoluait. Comme elle aurait aimé monter à Paris. Elle supposa que son père la chercherait là-bas en premier. Nantes et Londres étaient des destinations bien plus judicieuses, loin de l'influence du baron de Lescure. Éléonore savait que son père s'enorgueillissait de ses connaissances haut placées au sein de l'administration impériale. Mieux valait ne pas courir de risques inutiles.

L'horloge sonna l'heure du souper. Digne, Éléonore descendit et prit place à la table commune, face à Joseph-Louis. La salle à manger lui parut encore plus lugubre, avec ses boiseries de chêne et ses tableaux sinistres. Éléonore avait toujours trouvé que les scènes de chasse et les sujets religieux n'incitaient guère à l'appétit, mais ce n'était visiblement pas le cas de son père et de son frère que les cerfs aux abois ou les saintes pâmées n'avaient jamais empêché de se goinfrer.

La majorité des repas, lorsqu'il n'y avait pas d'invité, étaient pris dans le silence. Celui-ci ne dérogea pas à la tradition et cela convenait à Éléonore. Tout en avalant machinalement les mets présentés, elle calculait son trajet, son heure de départ. Il lui faudrait bien trois heures pour atteindre Nantes où elle devrait vendre son cheval. Son cœur se serrait à l'avance à l'idée de se séparer de son fier destrier, mais elle n'avait pas le choix. Elle pourrait certainement en tirer un bon prix.

Égarée dans ses pensées, elle ne remarquait pas les regards furieux que son frère lui jetait, les lèvres pincées de sa mère ou la mâchoire tendue de son père. Ils n'imaginaient pas qu'elle était

déjà ailleurs, loin, libre. Maintenant que son plan était établi, elle devait donner le change et agir comme si elle partait véritablement chez sa tante le lendemain.

— Puis-je disposer, père ? Je dois continuer à préparer mes bagages.

Le baron acquiesça. Éléonore ne perdit pas un instant pour se lever et quitter la salle à manger.

— Pierre, pourriez-vous demander à Antoine de m'apporter une malle ? dit-elle au majordome en sortant de la pièce.

— Bien, mademoiselle.

Éléonore commençait tout juste à remplir sa malle un peu n'importe comment, puisqu'elle n'avait pas l'intention de partir à Périgueux chez sa tante, que sa mère entra dans sa chambre.

— J'espère que tu es fière de toi, ma fille, dit la baronne d'un ton pincé.

Éléonore ne répondit pas et continua à sortir ses robes de son armoire et à les poser sur son lit pour les plier.

— Inutile d'emporter toute ta garde-robe, tu ne resteras pas longtemps chez ta tante Violette. Juste le temps d'organiser ton mariage avec le vicomte de Marvaux. Et puis, demande à une servante de faire ta malle, pour l'amour de Dieu !

Surprise de cet éclat, Éléonore se crispa. Elle déposa sur le lit une robe en mousseline rose qu'elle détestait particulièrement, puis se retourna vers sa mère.

— Ce vieux baveux avec ses mains baladeuses ? Je le tuerai lors de la nuit de noces, cracha-t-elle.

La baronne manqua s'étrangler. Là où elle attendait la soumission, elle ne lisait que la

défiance. À cet instant, elle eut peur. Non pas pour sa fille, mais pour le vicomte.

— Tu finiras sur l'échafaud, dit-elle en tournant les talons.

— Ça vaut mieux que dans le lit de ce grabataire, murmura Éléonore en jetant d'un geste rageur la robe toute froissée dans la malle.

Elle claqua le couvercle et regarda par la fenêtre. Le crépuscule était arrivé, mais il était encore trop tôt. Elle se coucha tout habillée, attendant que la maisonnée s'assoupisse. Aux douze coups de minuit, elle se leva silencieusement, attrapa son sac de voyage et, bottes de cheval à la main, descendit à pas de loup les marches du grand escalier. Le tapis épais étouffait le bruit de ses pas.

Elle s'approcha en catimini du bureau de son père et ouvrit la porte avec mille précautions pour prévenir tout grincement. Elle s'empara de la clé cachée sous le vase chinois et déverrouilla le secrétaire. L'argent des menues dépenses était là. Elle le saisit prestement avant de partir en direction de la cuisine et de sortir par la porte de service afin que personne ne l'entende.

Sur le seuil, elle enfila ses bottes et se dirigea vers l'écurie en évitant les zones de graviers. La lumière de la lune éclairait suffisamment son chemin pour qu'elle puisse avancer sans trébucher. Il ne lui fallut pas longtemps pour seller son bel étalon, puis s'élancer sur la route qui quittait la propriété.

Pas une fois, elle ne se retourna ni n'éprouva de regret tandis qu'elle galopait vers le nord-ouest, en direction de Nantes. Fini la famille

conservatrice qui tentait d'étouffer ses idées progressistes, terminé les sarcasmes et la jalousie de son frère. Elle était libre et le resterait. Quoi qu'il en coûte.